

LA TERRE INVISIBLE

HUBERT MINGARELLI

LA TERRE INVISIBLE

ROMAN

R O M A N

BUCHET • CHASTEL

© Libella, Paris, 2019
ISBN : 978-2-283-03224-4

Allemagne, juillet 1945

Depuis presque deux semaines de ce mois de juillet brûlant j'attendais à Dinslaken, au bord du Rhin, je n'arrivais pas à m'en aller. Pourtant je pensais avoir tout photographié. Tous les jours le soleil était blanc et les nuits n'apportaient aucune fraîcheur. On étouffait le jour et la nuit. Je ne savais pas pourquoi je restais ici, passant le plus clair de mon temps à l'hôtel, n'ayant bientôt plus d'argent. Le matin je descendais voir le fleuve et le soir j'allais m'asseoir sur le banc de la Dürenstrasse. Je fermais les yeux, attendant qu'il fasse un peu moins chaud pour rentrer.

J'entendais marcher, il surgit derrière le banc comme un fantôme en portant un carton de bières. Il resta un moment assis à côté de moi, on but ensuite, on se parla et il se releva. Il avait les jambes écartées et la bouche grande ouverte comme s'il mangeait l'air. Il écrivait pour un journal hollandais. Derrière lui, le soleil tombait sur une montagne de briques rouges qu'on avait par endroits commencé à trier et empiler. Il me demanda : « Et toi ? » Je sortis mon appareil de la poche et il dit : « D'accord. » Le soleil m'éblouissait et lui maintenant dansait sur ses jambes. Je ne savais pas où il avait trouvé toutes ces bières. Il lança : « Je n'ai plus rien à dire. Ce que je vois, je l'ai déjà vu. J'en ai plein la tête. Demain je m'en vais. » Il revint s'asseoir à côté de moi. Il sentait la sueur et la bière. Une heure avant je ne le connaissais pas. Nous regardions le soleil tomber vers le fleuve invisible d'ici, et quand il eut disparu le ciel devint tout sombre. On entendait des bruits mais on ne savait pas d'où ils venaient. Au loin un moteur qui n'arrivait

pas à démarrer. Je fermai un moment les yeux et, lorsque je les rouvris, il n'était plus là. Une femme avec des bottes de soldat passait devant moi en poussant une charrette à bras sans rien dessus, sa robe était d'un blanc immaculé, la roue grinçait. Une étoile s'alluma, au loin le moteur démarra enfin. Deux bières et tout était mystérieux.

La femme avec les bottes de soldat était en bas de la rue, assise sur la charrette dans l'obscurité. Elle se parlait et ne me vit pas passer. Tout le long des rues obscures, je pensai à elle et, à un moment, la bière agissant encore sur moi, j'eus envie d'y retourner pour photographier ce qu'elle se disait. Puis je vis de loin les fenêtres de l'hôtel encore éclairées, et suspendu au premier étage le drapeau britannique qui tombait comme un grand drap qu'on fait sécher. La sentinelle adossée à l'entrée me fit un signe, je lui répondis « Bonne nuit » et il secoua la tête comme à une plaisanterie. Je montai les étages et, une fois dans la chambre, je frappai sur le mur pour prévenir le colonel Collins que j'étais rentré et m'allongeai.

Je n'attendis pas longtemps, il entra, ses bretelles tombaient sur ses hanches, il suait beaucoup et dans la pénombre il m'impressionnait. Mais en plein jour il avait un air assez doux et regardait pensivement les choses et les hommes. En attendant de retourner chez lui, au Pays de Galles, il administrait la ville avec ses officiers depuis le gymnase municipal, le seul endroit assez vaste qui tînt encore. Je l'avais suivi avec son régiment du génie de la frontière française jusqu'en Bavière, et depuis que nous étions à Dinslaken il venait presque chaque soir. Il était photographe amateur. Nous parlions photographie et parfois des ponts qu'il construisait avant la guerre. Il prit une chaise, s'assit et posa un plat de cerises sur le lit. Il dit : « Tout passe par moi ici, même les cerises. » Nous commençâmes à les manger. Il n'avait jamais vu mes photos mais connaissait les journaux pour lesquels je travaillais. Je n'avais jamais vu les siennes non plus. Il se leva, alla jeter les noyaux par la fenêtre et y demeura, tourné vers la nuit.

Je lui parlai de la femme sur la charrette, je lui dis que j'avais eu envie de photographier ce qu'elle se disait, mais sans lui préciser que j'avais bu deux bières. Il se retourna, tendit une main vers moi et, avec le noir du ciel derrière lui, cherchait à me dire quelque chose. Il n'y arrivait pas et se pencha à la fenêtre et s'adressa à la sentinelle devant l'entrée : « Comment ça va en bas ? D'où tu viens, garçon ? » Je n'entendis pas la réponse. Ensuite il regarda sa montre et lança : « Encore une heure. Tiens bon. » Et, dans la foulée, ce que presque tous ses hommes avaient entendu au moins une fois et prenaient sans doute pour une plaisanterie : « Aime Dieu, mon garçon, ça passera plus vite. » Il me refit face, secoua la tête et d'un air amusé : « Moi, tout ce qu'ils viennent me dire au gymnase, je n'ai jamais pensé à le photographier. » Il revint s'asseoir et reprit des cerises. À présent il jetait les noyaux par la fenêtre assis d'où il était. Il dit : « Ils ont tous quelque chose à demander. Mais

moi je leur fais comprendre qu'il y a un temps pour se taire. S'ils pleurent pour m'avoir, j'ai peur de m'emporter. » Il rata la fenêtre, se leva, retrouva le noyau, le jeta dehors et resta là devant la nuit où un avion passait. Il dit : « Aujourd'hui, on est venu me demander des chaussures. Moi je leur ai demandé "Vous croyez que j'ai ouvert un magasin ?" Je me suis mis à rire et je leur ai dit de s'en aller, ils sont partis, je leur ai dit "Non revenez, je me souviens où il y en a, mais prenez un camion." Je leur ai montré sur la carte où ils pouvaient en trouver des tas hauts comme ça. » À cet instant, l'avion disparut. Collins se tint devant la fenêtre un long moment sans bouger, puis un faux sourire s'alluma. Il revint s'asseoir, reprit des cerises et lança les noyaux dans la nuit, faisant mine de s'amuser, pensant me cacher la haine brûlante qu'il avait pour les Allemands, haine plus grande que celle de ses hommes, qui eux avaient pu s'en soulager un peu en tuant un grand nombre, même lorsqu'ils se rendaient. Et moi j'en avais photographié

un grand nombre aussi, dans la position grotesque ou humaine où la mort les avait surpris.

On ne parla pas de photographie cette nuit-là, mais des hommes qui commençaient à rentrer chez eux, nous évoquant des noms, des visages. Nous eûmes le même sourire vaguement triste en nous souvenant de McFee, son chauffeur, puis il s'en alla en me laissant les dernières cerises et, longtemps, je l'entendis marcher dans sa chambre d'un mur à l'autre, infiniment seul.

Moi non plus je ne dormais pas. J'écoutais la relève des sentinelles devant la porte, discutant à voix basse, et lorsque je me levai et allai à la fenêtre, ils me firent un signe. Je leur rendis et regardai vers le fleuve, si sombre d'ici qu'il semblait flotter entre la terre et le ciel, comme j'avais déjà vu flotter le bleu d'un lac. Ce jour-là nous roulions au pas, le convoi s'étirait depuis des heures et soudain McFee, le chauffeur, s'était mis à frapper sur le volant et à klaxonner le camion devant nous comme s'il y était pour quelque chose. Collins assis à côté de lui et pas méchamment :

« Qu'est-ce qui t'arrive, garçon, tu es pressé ? »

McFee en secouant la tête :

« Pardon, mon colonel, une habitude. »

J'étais assis derrière Collins et nous vîmes s'approcher au ralenti un lac d'un bleu intense, et sur la berge deux Allemands côte à côte gisaient sur le dos, les vestes d'uniforme à moitié retroussées leur dévoilant le ventre, et derrière eux le lac si intensément bleu et calme ne semblait faire partie ni du ciel ni de la terre. Collins et McFee ne prêtaient pas attention aux deux Allemands. Dans le camion devant nous les hommes jouaient aux cartes sur un bidon d'essence et nous finîmes de longer le lac, passâmes un pont sur la Weser et entrâmes dans une plaine sans fin. Le jour baissait et nous entendions au loin les grands coups de la guerre, et l'horizon s'illuminait de vagues orange comme un matin.

Le soir même, assis sous l'avant-toit d'une maison, j'écoutais la rumeur du camp qu'on installait et les camions tournant au ralenti pour avoir de l'électricité. Je voyais les hommes de Collins qui allaient

et venaient et j'entendais parler allemand à voix basse d'une fenêtre obscure. Je voyais des drapeaux blancs tomber aux fenêtres. Traversant la rue, une fillette s'approcha en portant un casque avec précaution comme si elle portait une casserole d'eau bouillante et elle s'assit à côté de moi et au fond du casque il y avait une souris sur de la paille. Je fis signe à la fillette de poser le casque, engageai une pellicule, me penchai et pris quelques photos. Longtemps, par la suite, je devais songer à Mac Graw qui développait mes photos au journal, découvrant sur la même pellicule la souris au fond du casque et celles prises le lendemain presque à la même heure.

Nous repartîmes à l'aube et ce fut une bonne journée de printemps et jusqu'au soir nous ne vîmes aucun soldat allemand mais beaucoup de civils le long de la route et lorsque nous roulions au pas McFee levait une main du volant et leur lançait des gestes solennels imitant la main de George VI et parfois l'un d'eux

lui répondait d'un air sérieux et McFee pouffait de rire et Collins se retenait mais secouait la tête et nous roulâmes ainsi jusqu'au soir sans le moindre coup de feu et à peine ralentis par les voitures que les camions de tête poussaient dans les fossés.

J'étais aux côtés de Collins lorsque nous pénétrâmes dans le camp. Me voyant hésiter et ne plus rien faire de mon appareil, il me demanda des yeux pourquoi tandis que ses hommes s'avançaient entre les cadavres gris et parfois se signaient et se regardaient entre eux et cherchaient du regard Collins sans penser encore à enfileur un foulard contre l'odeur mais s'accroupissaient silencieux devant les mourants gris et nus et ils demeuraient là accroupis immobiles dans la lumière du soir et leurs lèvres ne bougeaient pas non plus et ils continuaient à chercher du regard Collins, leur colonel, qui ne trouvait pas un mot à leur dire n'en trouvant pas pour lui-même et soudain quelqu'un lança au-dessus du camp une fusée éclairante qui retomba

en éclairant d'une même lumière rouge les morts et les vivants et personne à ce moment-là ne pensait que celui qui l'avait tirée avait perdu la tête, mais bien lancé volontairement une clameur rouge vers le ciel ou une prière et lorsqu'elle s'éteignit il y eut un silence encore plus profond.

Collins avait fait entrer les camions et leurs feux éclairèrent en provoquant des ombres gigantesques et les gaz d'échappement nous étouffaient mais nous protégeaient de l'odeur. Une nappe grise flotta toute la nuit et au matin le vent l'emporta. On avait couvert les morts avec des bâches. On avait porté les mourants dans les baraques et on les avait enveloppés dans nos couvertures. Ceux qui pouvaient marcher restaient dehors en groupe le long des baraques et ils regardaient vers le ciel encore pâle semblant y lire quelque chose et buvaient dans nos gourdes et mangeaient pas plus vite que ça le pain la viande les biscuits des rations de combat et le soleil se leva et on entendit des cris sauvages suivis

d'une longue rafale et on vit venir vers nous un sergent poussant devant lui un garde au regard désespéré. « Il y en avait trois, mon colonel. » Le sergent montra une cabane en planches près de l'entrée, deux corps gisaient en travers de la porte. « Étaient là-bas. Celui-là je l'ai raté. Qu'est-ce que je fais ? » Il le poussait avec sa crosse. « Hein, qu'est-ce que je fais ? Il y a encore la potence, mon colonel. Moi ça ne me gêne pas, je le fais. » Le survivant gémissait, la terreur lui donnait quarante ans. Il sanglotait et se passait la main sur la tête. Du sang coulait dans son cou. Collins était assis sur un banc, adossé à une baraque, les yeux cernés, et il sortit son revolver de l'étui et le pointa vers le ciel, juste au-dessus du prisonnier. Le canon tremblait, le sergent fit un pas de côté pour éviter la trajectoire et soudain Collins posa le revolver sur le banc, se leva et frappa le prisonnier au visage puis le serra dans ses bras et à nouveau le frappa et l'étreignit à nouveau et on aurait dit qu'il lui parlait à l'oreille et tous les hommes présents à

ce moment-là pensèrent comme moi qu'il avait bel et bien, lui, perdu la tête. Un avion russe nous survola en battant des ailes, on emmena le survivant et quelques jours après Collins me confia dans un accès de désespoir, le seul qu'il me montrât jamais : « Nous étions tous fatigués, on ne voyait plus devant nous, et j'avais peur de moi. » Il s'interrompit, son désespoir montait, je détournai mon regard, et lui dans un souffle : « J'ai un fils et mon Dieu je vous jure qu'il avait ses yeux. »

J'étais encore devant la fenêtre et la sentinelle qu'on avait relevée s'éloignait dans la nuit. Celui qui restait se mit à siffler. Je me penchai pour le voir. Il se tenait immobile dans l'embrasure de la porte. J'avais déjà entendu cet air.

Nous roulions vers Dinslaken où le régiment de Collins venait d'être affecté. Il tombait une pluie d'été, le soleil la traversait, elle lavait la route et les bâches des camions, elle me berçait aussi. McFee conduisait en sifflotant tout bas. À côté de lui Collins observait les champs. J'étais assis à l'arrière. Depuis un mois la guerre était finie. Les routes étaient bien dégagées, des ruches se dressaient au milieu des prairies en fleurs. Peut-être à cause de la

pluie qui me berçait, des flots d'images me revenaient comme dans un rêve. Soudain je me penchai vers Collins et lui dis dans un demi-sommeil et sans vraiment réfléchir :

« Collins, qu'est-ce que nous avons vu là-bas ? »

Collins ne bougea pas et ne dit mot, comme s'il n'avait pas entendu ou réfléchissait, et au bout d'un moment McFee se tourna rapidement vers lui, bougea les lèvres et je vis une veine vibrer sur sa tempe et il y eut encore un long silence, à part la pluie, et soudain :

« Vous voulez mon avis, mon colonel ?

– Vas-y !

– Ce qu'on a vu, je crois que... »

Il n'alla pas plus loin, il se mit à conduire avec une attention nouvelle, jetant des regards à droite à gauche et nous attendions, Collins et moi.

« En fait je ne sais pas, mon colonel. »

Il secoua la tête et répéta :

« Non je ne sais pas. »

Collins dit :

« Comme nous tous, garçon. Ne t'en fais pas. »

McFee jeta d'autres regards à droite et à gauche, plus longs cette fois, et d'une voix qu'il cherchait à contenir :

« Je suis à moitié juif par ma mère, mon colonel. »

Collins se tourna vers lui, soudain la pluie s'arrêta, de la vapeur montait des champs. Deux chevaux levaient la tête vers nous. Du camion qui nous précédait, les hommes soulevaient la bâche et regardaient vers le ciel. McFee haussa les épaules et, jetant lui aussi un œil vers le ciel :

« Ça ne me dérangeait pas de rouler sous la pluie. Chez moi c'est presque tous les jours, on dirait la mer. Je n'invente rien, mon colonel, je vous jure, quand il pleut on dirait la mer. »

Collins murmura :

« On te croit, McFee, on te croit. »

Sur quoi McFee ouvrit la bouche pour dire quelque chose, eut un sourire et retourna à sa conduite nonchalante. Le soleil entrait dans la voiture et nous

éblouissait. Dans l'herbe haute des champs les ruches ressemblaient à des villes.

Une heure après, une heure pendant laquelle il n'avait rien montré, sifflotant même par instants, McFee ralentit puis stoppa, serra le frein et, après avoir murmuré à Collins deux trois mots, sortit de la voiture et, nous tournant le dos, croisa les mains derrière la nuque et ses épaules en tremblant ressemblèrent à deux animaux apeurés. Comme la voiture de Collins occupait toujours le centre du convoi lorsque son régiment se déplaçait, la moitié des camions et des blindés légers s'éloignait sur la route tandis que l'autre moitié avait stoppé et attendait derrière nous. Mille hommes qui s'en allaient sous le soleil après la pluie et mille qui attendaient que McFee retrouve son calme.

À présent, McFee était rentré chez lui avec les premiers démobilisés et je me demandais si en ce moment même il dormait ou s'il entendait la pluie tomber

comme la mer. Je me demandais s'il avait raconté les mêmes choses à son père qu'à sa mère et je me souvenais de l'avoir pris en photo devant la voiture quelques jours avant son départ, et je me demandais si quelqu'un à part moi, en regardant cette photo, lirait dans son regard ce qu'il avait vu. Au moment où je déclenchai, il avait l'air heureux, il rentrait chez lui.

La sentinelle s'arrêta de siffler, s'avança dans la rue, jeta sa cigarette et revint vers la porte. D'un immeuble sans façade montait une petite flamme jaune. Des silhouettes s'affairaient autour et, tandis que je cherchais à les distinguer dans la nuit, une idée que j'avais eue en Bavière, puis abandonnée, me revint. Je la creusai pour m'occuper. Je balançais intérieurement. J'allais encore l'abandonner en la mettant sur le compte cette fois de l'insomnie lorsque j'entendis Collins se lever et arpenter sa chambre. J'hésitai puis m'approchai du mur. « Je peux venir, Collins ? » Et lui : « Venez ! » J'enfilai mes chaussures et sortis

dans le couloir. Il m'ouvrit. Sa fenêtre donnait sur la cour, elle était plus sombre que la mienne. Une lampe de chevet brillait par terre. Il s'assit sur son lit, je pris une chaise. Il s'épongea le cou avec une serviette.

« J'ai besoin de vous, Collins, j'ai besoin d'une voiture.

– Pour rentrer chez vous ? »

Il me regardait d'un air ahuri.

« Non, pour aller les photographier. Si vous ne pouvez pas, tant mieux, demain je m'en vais. Je vous enverrai mes photos. On s'écrira. Vous me direz ce que vous en pensez. Vous m'enverrez les vôtres. »

Collins secouait la tête, il riait presque.

« Je n'ai rien compris. De qui est-ce que vous parlez ?

– Des gens de ce foutu pays, Collins, je voudrais aller les photographier devant chez eux.

– Pour quoi faire ?

– Je n'en sais rien encore. »

Il rit franchement.

« Je suis comme vous, moi aussi je débloque quand je ne dors pas. »

Il tendit la main vers la fenêtre.

« Et pourquoi pas ceux d'ici, il y en a plein les rues. Venez au gymnase, vous en verrez des pas ordinaires. Pourquoi aller si loin avec une voiture ? »

Il respirait mal, je répondis :

« Je ne sais pas encore, Collins. »

Il dit gentiment :

« Alors rentrez chez vous. »

Il me dévisageait, soudain il cligna des yeux, et d'une voix lente :

« Nous devrions tous rentrer chez nous. »

La lampe de chevet par terre baissa d'intensité quelques instants et à nouveau nous éclaira par en dessous. Collins commençait à bouger la tête d'avant en arrière, l'air de plus en plus soucieux. Je voulus m'en aller. Une lueur de souffrance passa dans son regard.

« Attendez, on n'a pas tout vu. Ça commence à arriver. Dans des fosses à la mitrailleuse, des milliers. L'Ukraine, c'est un cimetière. Et qui les creusait les fosses ? »

Il se tut, et dans un murmure :

« Alors pendant qu'ils creusaient à quelle vitesse battaient leurs cœurs ? »

Je pouvais voir sa poitrine se gonfler. Son regard passait à travers moi, puis retrouvant un peu de force il dit comme pour lui-même :

« Vous voulez les photographier et vous ne savez pas pourquoi. »

Il souriait vaguement. Je ne disais rien. Il reprit la serviette et s'épongea les tempes.

« Vous ne verriez rien, j'en suis sûr. Ils sont ce qu'ils sont et je voudrais les oublier. »

J'attendis un moment et me levai.

« Essayons de dormir. »

Revenu dans ma chambre, j'allai à la fenêtre. Dans l'immeuble effondré la petite flamme brillait encore, mais plus personne ne s'affairait autour. En bas la sentinelle avait posé sa tête contre l'encadrement de la porte et semblait dormir. Au-dessus du fleuve, je reconnus quelques étoiles.

Je me levai tard. Pas un bruit, Collins et ses officiers étaient depuis longtemps partis au gymnase municipal. Dans le couloir, deux femmes pliaient un drap. Je descendis aux cuisines et demandai du café.

De l'autre côté de la table le gros homme qui m'avait servi continua d'éplucher des pommes de terre. Il était une sorte d'homme à tout faire. Nous n'avions jamais échangé une seule parole. Par moments il me considérait rapidement, impénétrable comme s'il lisait l'heure sur une horloge. Je ne voyais jamais aucune expression dans son regard, ni ce matin ni les autres jours. Il y avait quelque chose de dégoûtant dans ses yeux vides. Je ne l'avais jamais entendu parler.

Devant l'hôtel, la sentinelle cherchait de l'ombre. Je descendis la rue jusqu'à la place du théâtre où se dressaient des baraques en tôle et en bois et m'engageai dans l'avenue qui allait vers le Rhin. Partout on empilait des briques. Une poussière blanche flottait d'un trottoir à l'autre, se mêlant à la fumée des feux qui brûlaient pour la cuisine. On vendait, sur des draps, ce qu'on avait sauvé des flammes. En longues files on attendait avec des seaux devant un tuyau d'eau et des vieillards somnolaient dans des fauteuils en osier. Le fleuve apparut, bleu foncé, aussi large qu'un estuaire.

Sur la berge où j'allais d'habitude, on équarrissait un cheval. Je m'éloignai et m'assis sur une grosse pierre. Le fleuve avançait et toutes sortes de choses flottaient et descendaient avec lui emmêlées les unes aux autres. Je sortis l'appareil, regardai par le viseur ces grands radeaux et, comme j'avais décidé de m'en aller, j'appuyai sur le déclencheur pour me rappeler ce dernier jour.

En remontant l'avenue sous le soleil de midi, ma décision prise, je me sentais soulagé d'un poids. Devant le gymnase, les deux sentinelles écoutaient sans rien comprendre une femme habillée comme un dimanche. Lorsque je passai à côté d'eux, elle m'attrapa le bras et s'adressa à moi. Je lui fis non de la tête, me dégageai et entrai. Assises à des tables de restaurant, des secrétaires allemandes tapaient à la machine. Des officiers français et britanniques fumaient penchés sur une carte. Au fond, sous la plus grande fenêtre, Collins assis à son bureau les mains derrière la nuque parlait à un sergent, et lorsque ce dernier s'en alla je m'approchai pour annoncer que je m'en allais et lui demander si j'avais droit à une place dans un avion de transport. Collins souriait et secouait la tête.

« Ils veulent que je pendre le procureur et je suppose qu'il le mérite, mais moi je ne le fais pas, ça. Dans les règles ou pas, ils le feront pendre ailleurs. »

Puis dans un éclat de rire :

« J'ai fait téléphoner que je n'avais pas de charpentier dans mon régiment. Ils ne le croiront pas mais ça m'est égal. »

Il ramena les mains et se frotta les joues.

« Bon sang, je n'ai pas dormi longtemps, pas eu le temps de me raser mais j'ai trouvé votre voiture, dommage que McFee soit parti. Venez ! »

Je le suivis vers trois plantons adossés le long du mur, vêtus d'uniformes neufs aux galons de deuxième classe. Apercevant Collins, ils se redressèrent. Collins demanda au premier :

« Comment tu t'appelles, garçon ?

– O'Leary, mon colonel.

– Combien de temps que tu es là ?

– Deux semaines, mon colonel.

– Tu sais conduire ?

– Oui.

– Il y a une voiture derrière le gymnase, fais-la tourner un peu et trouve aussi un drapeau à accrocher dessus.

– Quel drapeau, mon colonel ?

– Du Monténégro, garçon, pourquoi pas ? »

Les deux autres plantons éclatèrent de rire. O'Leary grimâça et ses yeux roulèrent. Collins souriait de bon cœur.

« On va te faire une feuille de route, tu seras détaché pour quelques jours. N'oublie rien, arme et bagage, garçon, et dis à ton chef de compagnie de venir me voir. »

O'Leary se mit à rougir et Collins allait encore lui dire quelque chose, mais on entendit crier. C'était la femme dans sa belle robe, elle avait réussi à entrer et suppliait les deux sentinelles qui la repoussaient vers la porte. Collins se tourna vers eux et lorsque la voix commença à faiblir il s'éloigna vers son bureau, me laissant là avec O'Leary qui me fixait, cherchant à comprendre qui j'étais et mon Dieu qu'est-ce que c'était cette histoire de drapeau.